
MAURICE GALDI

MINDANAO-SYDNEY-EXPRESS

Première édition

CHAPITRE 1

Le SS PA33B type EC2-S-Liberty Ship, de 14.245 tonnes, et d'une longueur de 134 mètres, propulsé par deux chaudières à mazout alimentant un moteur à vapeur à triple expansion, et développant 2.500 chevaux lui permettant d'atteindre une vitesse de 11 nœuds, en marche lente, 18 nœuds, en marche normale sur lequel j'avais l'insigne honneur de servir, pénétra lentement dans la passe de Mindanao-Davao Philippine, par **7° 04' 05" nord, 125° 36' 39" est.**

. Nous étions le 5 mars 1942, et les japonais occupaient l'île de Luçon, ainsi que Manille. Leur progression, ne pouvait plus se voir ralentie. Quant à les repousser à la mer, nous n'étions en rien en supériorité numérique, ni assez préparés à cette guerre surprise, pour seulement en rêver.

« The son of Benjamin », tel que nous le nommions affectueusement en référence à Roosevelt, car ces transports de diverses marchandises, et de troupes étant construits à la chaîne, et parfois même en moins de six jours, il était devenu difficile de leur attribuer un nom, se

composait de 81 membres d'équipage, défendus par trente fusiliers marins, dont j'assumais le commandement. Ce qui allait rudement compliquer notre tâche, à la vue de la foule compacte que la police militaire du port, éprouvait grand peine pour l'empêcher d'envahir l'unique quai d'embarquement.

Alors que nous amorcions la manœuvre d'accostage, je me tenais auprès de l'officier de pont qui le regard hagard, commençait déjà à se faire des cheveux blancs.

_ Jamais, nous ne pourrons faire embarquer tout ce monde, marmonna-t-il de crainte d'être entendu, et que ces mots provoquent une débâcle.

_ Deux cent tout au plus a ordonné le commandant, lui remémorais-je.

_ Je sais bien, capitaine ! Mais ils doivent être... Que sais-je moi ? Un millier, pour le moins ! Nous savons très bien, que nous sommes le dernier transport de troupes, qui viendra dans ces parages ! Encore quelques jours, et les japonais seront là !

_ Je sais bien, lieutenant ! Mais la plus jolie fille, ne peut donner que ce qu'elle a. Les officiers trieurs sur le quai reçurent pour ordre, de privilégier les femmes, et les

enfants. Ce seront nos premiers passagers, qui embarqueront. Je crains fort qu'en effet, cela provoque quelques débordements. Ordonnez que l'on déploie, les lances à incendie.

_ Les... Les lances à incendie, capitaine ? Oui ! A vos ordres ! De suite !

Le lieutenant Théodore Curtis responsable de la partie intendance bord, vint me rejoindre avec sur le visage, une expression non moins inquiète.

_ Eh bien, dis-donc ! dit-il d'une voix tout autant abasourdie, que monocorde. J'étais à Pearl Harbour, tu sais ? J'ai vu, des scènes de panique ce jour-là. J'espérais bien ne plus en voir, de cet ordre-là !

_ Ce n'est que le début, mon ami. Cette guerre nous en fera voir, bien d'autres. Nous avons perdu, les Philippines. Doug Mac Arthur a été sommé de vider les lieux, et en vitesse encore. Ce sont là les trainards qu'il abandonna contraint, et forcé, sur ses arrières. Nous n'avons même pas ordre, d'embarquer nos soldats. Les états-majors considèrent qu'ils doivent rester, et se battre jusqu'au dernier. C'est un naufrage alors, les femmes, et les enfants d'abord.

_ Tu es amer, Mike ! Qui, ne le serait pas ? J'ai du pain, sur la planche ! Nous allons devoir les nourrir, toutes ces bouches-là ! Viendras-tu nous aider, à éplucher les patates ?

_ Pourquoi pas ? Je suis le commandant d'une section de fusiliers marins, avec seulement trente hommes. Ce ne sera pas avec ça, que nous repousserons l'avance des japonais. Alors ? Autant, les occuper ! Nous viendrons tous, cela nous changera les idées. Et voilà ! Nous sommes, à quai ! Plus que le souci d'amarrer solidement cette coquille de noix, et que la fête commence. Les servants de pièces s'ennuient, à leurs postes. Beaucoup n'ont pas fermé l'œil, de la nuit. Fais distribuer, des boissons chaudes. Du café bien fort, pour les éveiller, et les exciter un peu. Il ne faudrait pas que les Japs, s'invitent à la boum !

_ Ok, je fais le nécessaire immédiatement, dit-il. Et il me plaqua là, en compagnie de mes idées noires.

Il était treize-heures trente, au cadran de mon bracelet montre. Escorté de huit de mes hommes en armes, nous

supervisions l'embarquement de ces pauvres gens, qui certains d'entre-eux, émirent un soupir de soulagement.

_ C'est désolant ! me murmura le first sergent (adjudant-chef), James Lewis, du corps des Marines, me secondant. J'avais eu, de la chance. Je figurais sur la courte liste des survivants, de l'Us Coopte, petit patrouilleur côtier prit pour cible, et coulé par la chasse japonaise, le 7 décembre 1941, alors que nous rejoignons notre port de mouillage à Pearl Harbor. Quarante-cinq des nôtres perdirent la vie, pour seulement sept survivants. Lewis, en était ! Je dois même souligner qu'à compter de ce jour-là, je lui dois la vie. Alors, je ne m'en séparais jamais, avec la ferme intention de payer ma dette, si l'occasion se présentait. Prise au dépourvue par manque d'officiers chevronnés, l'amirauté me désigna pour assurer la sécurité, à bord de ce Liberty Ship, alors que d'ordinaire, cette tâche revenait à un premier lieutenant. Si j'avais eu le choix, ma préférence se serait portée sur un poste quelconque, à bord d'un porte avion ou, d'un croiseur d'escorte. Mais j'étais officier de carrière, obéissant aux ordres, et mon grade de lieutenant de vaisseau, ne m'accordait aucun privilège.

_ Ils seront bien plus désolés, dans un proche avenir, James. Nous ne rentrons pas, aux Etats-Unis.

_ Bonté divine ! Où nous expédient-ils, avec cette cargaison humaine ?

_ L'Australie, James ! Le commandant, vient de m'en informer. Et c'est à moi qu'incombe la tâche, d'en informer à leur tour, ces pauvres gens. Le retour au pays, ce sera pour dans longtemps. Plus aucun civil ne sera embarqué sur l'une des quelconques unités, appartenant à la Navy ou, assimilées. Les U-boot allemands, et japonais, en coulent à tours de bras, dans l'Atlantique, comme dans le Pacifique. Alors...

_ Pour le pire de leur situation, ils seront en sécurité en Australie.

_ Si nous y parvenons indemnes, oui !

Il ne nous fallut pas moins de trois heures pour embarquer ce flot humain, durement marqué par les souffrances endurées sur les routes de l'exil, et les heures d'angoisses, et de craintes justifiées, de se voir mitraillés par la chasse japonaise ou encore, au terme de tant d'efforts, fais prisonniers. Lorsqu'ils étaient dirigés vers le pont de proue, des membres de

l'équipage servant à une roulante, leur distribuaient sandwiches, et boissons chaudes, café ou, thé.

Ce qui me parut être un problème majeur à la passerelle donnant accès au navire, attira mon attention. Le Lieutenant Perry Johnson, responsable de l'embarquement, s'en prenait assez durement à une jeune femme, lui demandant instamment de s'en retourner sur le quai. Contrairement à ce que nous étions persuadés, les candidats au départ, se plièrent assez facilement aux ordres des MP, (Military Police), de sortir sans faire d'histoire, de l'enceinte du port. Les grandes grilles en furent refermées, et solidement cadenassées. Nous avons assisté à cette dispersion de foule, avec le cœur serré.

_ Quel est le problème, lieutenant Perry ? l'interrogeais-je, alors qu'il me tournait le dos, et qu'il repoussait sur la pente de cette passerelle, la jeune femme dont le regard exprimait toute son incompréhension.

_ Ces idiots de la Police militaire, se sont planté ! Ils ne savent pas compter, jusqu'à deux cent !

_ Je vous demande pardon, lieutenant Perry ? Je ne comprends pas très bien où, se révèle le problème ? Pourriez-vous me l'expliquer, plus clairement ?

_ Capitaine ! Le commandant a dit...

_ Stop, lieutenant Perry ! J'ai compris ! Le commandant a dit, deux cent passagers, pas un de plus.

_ Oui, capitaine !

_ Oui, capitaine ! répétais-je, sentant vibrer ma colère.

Je m'avançais sur le palier de la passerelle, tendant ma main à cette jeune femme, qui ne savait plus que faire, et qui hésitante, s'apprêtait à redescendre sur le quai.

_ Mademoiselle ! Venez ! Montez à bord, lui dis-je.

Elle demeura un court instant figée sur place, me regardant, puis regardant Perry, pour enfin se décider,) prendre ma main dans la sienne. Une impression ? Je la sentis, brûlante de fièvre, et mit cela sur la contrariété de l'instant.

_ Lieutenant Perry, veuillez présenter des excuses à cette femme, ajoutant tout de même mes félicitations, pour votre conscience professionnelle. Juste un point, à clarifier. Le destin s'en sera mêlé, lieutenant. Il n'est pas

encore dit qu'il sera plus clément avec cette femme, pour lui avoir évité, de tomber entre les mains des japonais. Car dorénavant, son destin est étroitement lié au notre. Voyez-vous l'immensité de cette nature luxuriante, lieutenant ?

_ Oui capitaine, répondit-il assez désarçonné, il est vrai.

_ Il est possible de s'y confondre, de s'y cacher, et de tenter y survivre. A bord d'un navire, sur un vaste océan, les chances sont réduites, à proche de néant ! Excuses, et faite-moi remonter cette passerelle, nous ne tarderons plus longtemps, pour appareiller.

_ A vos ordres, capitaine !

Lewis souriant jusqu'aux oreilles, attendit que je le rejoigne.

_ Vous lui avez rudement remonté les bretelles, à ce bon Perry. Ce n'est pas le mauvais cheval, mais, il est un peu trop limite d'esprit.

_ Une bonne guerre, lui fera les pieds. S'il s'en sort vivant ou, par bonheur estropié ! Intact ? Il serait persuadé, d'avoir rêvé ! répondis-je.

Lewis me répondit d'un rire sonore, et rappela ses hommes. L'exhibition de force bien inutile, le fit tout autant rigoler.

A dix-neuf heure précise, nous sortions du port de Davao, et une bonne heure plus tard, nous franchissions la passe de Samal Island. Il était l'heure pour moi, de me rendre au mess des officiers, pour me restaurer. Ce n'était pourtant pas la fringale, qui me tenaillait. Nous avions péniblement casé nos passagers, dans les entrailles de ce navire, pour ne pas en faire des cibles vivantes sur les ponts, en cas d'attaque aérienne. Après cela, l'appétit s'en ressentait.

_ Ah, capitaine Fletcher ! Veuillez venir à ma table, m'y convia le commandant Frédéric Smale, soupant en compagnie du médecin chef, le capitaine de vaisseaux Ernest Fuller.

_ Commandant, Docteur, les saluais-je prenant place.

_ Dure journée n'est-ce pas, Mike, m'aborda le commandant m'offrant une moue dévoilant sa consternation, au regard des événements.

_ Epreuve, commandant, répondis-je. Lorsque j'ai exposé aux passager, la raison qui nous faisait naviguer

en direction du sud, mes oreilles bourdonnent encore du silence, qui s'ensuivit.

_ Je le comprends, Mike. Moi-même, j'en suis contrit. Je m'étais fait à l'idée, que nous participerions aux convois, pour ravitailler nos alliés anglais. Il n'en sera rien, nous serons incorporés à la Task Force 17, sous les ordres du vice-amiral **Frank Fletcher**, votre homonyme, pour des opérations constituées autour du porte-avions **Yorktown**. Ah ! Je dois ajouter, que vous y serez affecté, avec le grade de lieutenant de corvette qui pend effet, immédiatement. Mes félicitations, commandant.

_ Merci, commandant ! C'est, une très réjouissante nouvelle. Le Yorktown ? Je ne pouvais, rêver de mieux.

_ Pour en revenir au présent, Mike, elle devait être très jolie cette fille, pour que vous admonestiez si sévèrement ce pauvre Perry, ajouta-t-il, observant le sourire en coin du Docteur Fuller. Qu'en pensez-vous, Ernest ?

_ Elle n'est pas mal roulée en effet, commandant.

_ Qu'en savez-vous docteur ? demandais-je intrigué.

_ Je l'ai, hospitalisée. Elle présente les symptômes, de la Diphtérie. J'ai cru en un premier temps, à une angine,

mais très vite, je suis revenu sur mon erreur de diagnostic.

_ Je comprends à présent qu'elle ne pouvait s'exprimer, et répondre aux aboiements de Perry. Nous sommes dans de sales draps, n'est-ce pas Docteur ?

_ Nul, ne connaît cette fille ! Nul ne sut dire d'où, elle venait. Elle doit avoir, dans les vingt-quatre, vingt-cinq ans, tout au plus. Je l'ai, immédiatement isolée.

_ Hum ! Elle a des chances, de s'en sortir ?

_ Qui peut dire, Mike ! J'ai prescrit une antibiothérapie, et lui ai injecté un sérum anti-diphtérique. Pour le reste, la nature fera son œuvre. Si elle passe le cap des trois prochains jours, elle survivra. Ce qui est étrange n'est autre, qu'elle ait échappée aux vaccinations obligatoires, pour les candidats à l'immigration en ces régions du monde ? A moins... Qu'elle y soit née. Ces paysans, ne sont guère attentionnés, pour ce qui est des préventions aux maladies. Les autres Européens, interrogés par mes infirmiers ont tous été vaccinés. Donc, il est peu probable que nous soyons confrontés, à une pandémie. répondit le Docteur Fuller, d'un air navré.

_ Je vois !

_ Si elle revient à elle mon cher Mike, vous enquêterez sur sa provenance, m'ordonna le commandant. Les australiens sont très pointilleux, sur les conditions d'admission, sur leur territoire. Vous allez avoir du boulot, pour interroger un à un, ces gens. Mais quelqu'un, doit le faire. Récupérez, tous les passeports !

_ Reçu, commandant ! Je vais sélectionner quelques-uns de mes hommes, capables de m'aider à cette tâche.

_ Faites donc, Mike ! Il va nous falloir encore deux bonnes heures, pour atteindre la pleine mer. Je languis de sortir de cet entonnoir qu'est le golfe, de Davao. Nous y ferions une cible facile, pour seulement trois zéros, qui nous y attaqueraient. Ces bâtards escortent toujours un appareil, porteur d'une torpille. Je ne quitterai pas la passerelle, avant de voir le large horizon.

Je ne pouvais qu'adhérer, à son inquiétude. Mais, celles à venir n'étaient pas des moindres. Ces mers, et ces océans allaient nous exposer à bien d'autres danger, qu'ils proviennent de leurs surfaces, des profondeurs ou bien, des airs.